Né en 1965 à Knutsford, au Royaume-Uni, Michael Marshall s'impose comme l'un des auteurs majeurs de la littérature policière. Tout en étudiant la philosophie et les sciences politiques et sociales au King's College de Cambridge, il participe au théâtre amateur de son université et écrit des sketches pour la BBC.

Ses premières nouvelles, qui sont à classer au rayon horreur, remportent trois fois le British Fantasy Award. Encouragé par cette réussite, il se lance dans l'écriture d'un premier roman policier en 1995 : *Avance rapide*, succès quasi immédiat, reçoit le prix August Delerth. Apprécié à la fois par la critique et par le public, c'est tout naturellement qu'Hollywood lui ouvre ses portes en rachetant les droits de *Frères de chair* et de *La proie des rêves*.

Les Hommes de Paille, publié en 2001, est le premier roman d'une trilogie où se mêlent adroitement trame policière et scènes de terreur dans le cadre tortueux de l'Internet.

Les intrus

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

LES HOMMES DE PAILLE
N° 7407
LES MORTS SOLITAIRES
N° 7799
LE SANG DES ANGES
N° 8228

MICHAEL
MARSHALL

Les intrus

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Jean-Pascal Bernard

Titre original
THE INTRUDERS

© Michael Marshall, 2007

Pour la traduction française
© Éditions Michel Lafon, 2007

« Comment nous assurer que nous ne sommes pas
dans l'imposture ? »

JACQUES LACAN,
Les quatre concepts fondamentaux
de la psychanalyse.

Prologue

Boum, boum, boum. La moitié de la rue en profitait. À se demander pourquoi les voisins ne venaient pas se plaindre – ou ne râlaient pas plus souvent, ni de manière plus virulente. Gina n'hésiterait pas une seconde, à leur place, surtout avec une musique aussi pourrie. Elle savait que, sitôt franchi le seuil, elle monterait à l'étage et crierait à Josh de baisser le son. Elle savait aussi que son fils lui servirait ce regard propre aux ados : l'air de se demander d'où vous osez les déranger, et ce qui a bien pu se produire dans votre vie pour vous rendre si grave et si vieille. Mais au fond, c'était quand même un bon garçon, alors il roulerait des yeux et baisserait le volume d'un chouia, puis passerait la demi-heure suivante à le remonter petit à petit, jusqu'à établir un nouveau record.

En général, c'est Bill qui gérait le problème – quand il n'était pas en train de bricoler dans son sous-sol –, mais ce soir il retrouvait ses deux collègues de la fac. C'était en soi une bonne chose, d'abord parce que cela lui permettait d'assouvir son amour du bowling sans y mêler Gina – elle détestait ce sport idiot –, ensuite parce qu'il sortait rarement. Si le couple s'offrait un restau en tête à tête toutes les deux semaines environ, cette année Billy avait pris l'habitude de disparaître en bas dès la fin du dîner, un tournevis à la main, ravi de retourner à ses œuvres. Pendant toute une période il avait produit son propre ramdam, des chocs sourds que vous sentiez vibrer jusque dans vos entrailles, mais Dieu merci, c'était terminé. Il est sain pour un homme de quitter

ses pénates de temps en temps, de sortir entre mecs – même si Peter Chen et Gerry Johnson comptaient parmi les pires ringards que Gina eût jamais connus, et qu'elle ne pouvait les imaginer jouer au bowling ou boire des pintes ou faire quoi que ce soit qui n'eût un rapport direct avec Unix ou la soudure. Et puis, cela laissait à Gina un peu de temps pour elle : on a beau aimer son mari de tout son cœur, ce n'est jamais désagréable, un petit moment à soi. Elle prévoyait de s'offrir deux ou trois heures de télé devant un programme qu'elle choisirait librement, pour une fois – et merde aux chaînes documentaires. Elle s'était arrêtée au grand Deli de Broadway Avenue pour refaire quelques provisions, dont des amuse-gueules de luxe destinés à une consommation immédiate.

Comme elle ouvrait la porte et pénétrait dans une zone de vacarme décuplé, une question l'effleura : Josh avait-il jamais songé que sa vieille naze de mère avait, elle aussi, connu ses années d'éclate ? Qu'avant de tomber amoureuse d'un jeune doctorant en physique du nom de William Anderson et de découvrir les joies du foyer, elle avait hanté la scène grunge de la région Seattle-Tacoma ? Qu'elle avait eu son compte de décibels, de bière bon marché, et de réveils qui vous donnent l'impression d'avoir des marteaux dans la tête ? Qu'elle avait sué à grosses gouttes sur Pearl Jam, Ideal Mausoleum et même Nirvana, les vrais, à l'époque où c'étaient encore des inconnus pleins de pêche et de rêves, et non des pantins décharnés et mourants – notamment cette fameuse soirée d'été où elle avait gerbé en plein milieu d'un slam, que la foule l'avait laissée retomber la tête la première, et qu'elle avait malgré tout décroché la timbale dans les odeurs de pisse et de came des chiottes, avec un type qu'elle n'avait jamais vu et qu'elle ne reverrait jamais ?

Sans doute pas.

Elle sourit. Comme quoi, les mômes ne savent pas tout.

Une heure plus tard, la coupe était pleine. Le boum-boum restait supportable quand Gina se contentait de zapper – le volume avait même décliné quelque temps, peut-être le signe que Josh faisait ses devoirs, à la bonne heure –, mais voilà que le boucan repartait à la hausse, alors même qu'allait débuter la redif d'un épisode d'*À la Maison-Blanche* qu'elle n'avait jamais vu. Il fallait de la tranquillité, du calme et du silence pour suivre les aventures de ces gens-là, avec leur débit de mitraillette. Et puis il était plus de 21 heures, bon sang ! La plaisanterie avait assez duré.

Gina gueula en direction du plafond (la chambre de Josh donnait au-dessus du salon), mais rien n'indiqua que son fils avait entendu. Alors elle poussa un gros soupir, reposa son plateau sur la table basse et s'extirpa du canapé. Elle se traîna en haut avec la sensation de lutter contre un mur de bruit, puis elle tambourina à la porte.

Après une attente assez brève, celle-ci s'ouvrit sur un échalas aux cheveux extravagants. Gina mit une seconde à le reconnaître. Ce garçon n'avait plus rien d'un enfant. Bill et Gina vivaient désormais avec un jeune homme.

— Dis, chéri, ne le prends pas mal, mais quitte à ce que ça hurle, tu n'as rien qui ressemble à de la vraie musique ?

— Hein ?

— *Baisse le son*.

Josh fit une grimace en coin avant de tourner les talons pour réduire le volume. Il le baissa carrément de moitié, ce qui donna à Gina le courage de s'avancer dans la pièce. Il y avait une éternité qu'elle et son fils ne s'y étaient pas trouvés ensemble. Qu'il était loin, le temps où Bill et Gina restaient ici des heures entières, émerveillés, à regarder leur bambin déambuler d'un pas incertain et leur apporter toutes sortes d'objets en lâchant des *Gah !* triomphants... Ou qu'ils le bordaient avant de lui raconter une histoire, et même deux, et même trois. Ou, plus tard encore, une fois venu l'âge

des devoirs, quand ils l'aidaient à résoudre ses premières opérations.

Au cours des douze derniers mois, la règle du jeu avait changé. Dorénavant, c'était en solitaire que Gina venait faire le lit ou ramasser les tee-shirts sales. Et puis elle évitait de s'attarder, se rappelant trop bien sa propre jeunesse pour ne pas respecter l'intimité de son fils.

Parmi le fatras de vêtements, de pochettes de CD et de pièces détachées d'un ou plusieurs ordinateurs, elle repéra les indices d'un devoir scolaire en cours.

— Comment ça va ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules. Le haussement d'épaules est le langage universel des ados. Cela aussi, elle s'en souvenait.

— Ça va, compléta-t-il.

— Tant mieux. Au fait, tu écoutes quoi ?

Josh rougit un brin, comme si sa mère avait demandé qui était ce Cunny Lingus dont tout le monde parlait.

— Stu Rezni, répondit-il d'un air emprunté. C'était...

— Le batteur de Fallow, je sais. Je l'ai vu jouer à l'Astoria, avant qu'on ne le démolisse. Il était tellement fait qu'il est tombé de son tabouret.

Gina fut flattée de voir son fils lever les sourcils. Elle se retint de pavoiser.

— Alors, tu veux bien maintenir un volume raisonnable, mon chéri ? Il y a une série que j'aimerais regarder. Et puis les gens dans la rue ont les oreilles en sang, alors ça fait un peu désordre.

— D'accord, fit-il avec un sourire sincère. Désolé.

— Ce n'est pas grave, répondit-elle, tout en pensant : *J'espère qu'il va trouver son équilibre.*

Josh était un garçon gentil, bien élevé, qui malgré sa paresse assumait sa part de corvées – l'essentiel, en tout cas. Gina espérait malgré tout, et sans narcissisme aucun, qu'il avait hérité de sa mère et pas seulement de ce brave Bill. Car le jeune homme passait déjà beaucoup de temps seul, et il ne semblait jamais aussi heureux que lorsqu'il démontait et remontait des trucs. C'était une occupation sympa, d'accord, n'empêche que Gina avait hâte de le voir cuver sa première cuite. L'homme

ne peut vivre de ses seuls talents de bidouilleur, même en cette époque bizarre.

— À plus, conclut-elle tout en craignant d'en faire des tonnes.

Là-dessus, quelqu'un sonna.

Comme elle se pressait de descendre, Gina eut le plaisir d'entendre la musique décliner encore d'un cran. Elle ouvrit la porte d'entrée en souriant.

Il faisait nuit ; les lampadaires répandaient leur lumière orange sur les feuilles mortes de la pelouse et du trottoir. Un vent puissant secouait celles qui restaient accrochées aux arbres, quand il ne les envoyait pas tournoyer au carrefour des deux rues pavillonnaires.

Une silhouette se tenait à deux mètres du seuil. Grande, vêtue d'un long manteau sombre.

— Oui ? fit Gina.

En allumant la lampe du porche, elle découvrit un homme d'environ cinquante-cinq ans, cheveux foncés, teint cireux, joues plates et traits anguleux. Ses yeux étaient sombres eux aussi, presque noirs et sans profondeur, comme deux touches de peinture.

— Je cherche William Anderson, dit-il.

— Il n'est pas là pour l'instant. Qui êtes-vous ?

— Agent Shepherd, répondit l'homme avant de tousser lourdement. On peut parler à l'intérieur ?

Sans même attendre la réponse, il franchit le perron et entra au nez de Gina.

— Non, mais dites donc ! lança-t-elle tout en laissant la porte ouverte. Je peux voir votre carte ?

Le type sortit un portefeuille et l'ouvrit devant Gina sans même daigner la regarder. Il scruta méthodiquement la pièce, sans oublier le plafond.

— De quoi s'agit-il ? demanda Gina.

Malgré les trois grosses lettres inscrites sur la carte, l'idée d'avoir un fédéral dans son salon lui semblait parfaitement grotesque.

— J'ai besoin de parler à votre mari.

La nonchalance du gars ne faisait qu'ajouter à l'absurdité de la situation. Gina cala ses mains sur ses hanches. Elle était chez elle, nom d'un chien.

— Eh bien, il est sorti, comme je vous l'ai dit.

L'homme la considéra. Ses petits yeux éteints semblaient reprendre vie.

— Merci, j'ai entendu. Mais je veux savoir *où* il est. Et puis il faudra que je jette un œil dans la maison.

— Ben voyons ! Je ne sais pas ce que vous imaginez, mais...

Gina ne vit pas la main jaillir vers son visage, mais la sentit juste se refermer sur sa mâchoire.

L'effroi l'empêcha de protester lorsque le type l'attira lentement vers lui. Puis, elle parvint à crier, de toutes ses forces pour compenser l'impossibilité d'articuler.

— Vous savez bien ce que je cherche. Où l'avez-vous caché ? demanda le type d'un ton agacé.

Gina ignorait de quoi il parlait. Elle tenta de se libérer en le frappant avec les poings, avec les pieds, en secouant la tête d'avant en arrière. Il toléra ce manège pendant à peu près une seconde, avant de la gifler de l'autre main. Les tympans de Gina produisirent un bruit d'enjoliveur en fuite, et elle serait tombée s'il ne l'avait pas retenue par le menton, en lui tirant la mâchoire sur le côté. Gina crut que l'os allait se déboîter.

— Je le trouverai de toute façon, assura-t-il. (Gina sentit quelque chose se déchirer derrière sa joue.) Mais vous pouvez nous faire gagner du temps et nous éviter des complications à l'un comme à l'autre. Alors, où est-ce que c'est ? Où est-ce qu'il travaille ?

— Je... ne...

— Maman ?

Gina et son assaillant se retournèrent en même temps pour découvrir Josh en bas de l'escalier. L'adolescent clignait des yeux, tandis que son visage se fronçait.

— Laissez ma mère tranquille !

Gina voulut lui crier de remonter là-haut, de se sauver, mais sa bouche ne rendit qu'un grognement suffoqué. Le type plongea sa deuxième main dans la poche de son manteau.

Josh s'élança à travers le salon.

— Laissez ma mère !

Gina eut à peine le temps de se dire qu'elle s'était méprise, qu'en fin de compte son fils n'était pas un homme mais juste un petit garçon, plus grand et plus mince mais encore si jeune, avant que le cinglé ne fasse feu sur le visage de Josh.

Comme elle hurlait, ou tentait de le faire, le grand gaillard jura dans sa barbe et la traîna vers l'entrée pour refermer la porte. Il la ramena dans le séjour où son fils gisait par terre, le bras et la jambe secoués de spasmes. Gina sentait son propre crâne s'emplir d'une lumière saccadée. Puis le type lui flanqua son poing dans le menton et elle perdit tous ses repères.

Une seconde ou plusieurs minutes s'écoulèrent.

Gina reprit conscience, étendue sur le sol, au pied du divan où dix minutes plus tôt elle se prélassait encore. Le plateau-repas était renversé près de sa main. Sa mâchoire béante ne répondait à aucun muscle, et elle avait l'impression que deux énormes clous lui vrillaient les tympans.

L'homme au manteau était accroupi devant Josh, dont le bras droit continuait de bouger, barbotant lentement dans le sang qui s'échappait de sa tête.

Une odeur d'essence parvint aux narines de Gina. Le tueur vida sur son fils un petit bidon métallique, qu'il abandonna sur le corps avant de se relever.

Il posa les yeux sur Gina.

— C'est votre dernière chance, dit-il.

Son front était perlé de sueur, malgré la fraîcheur du salon. Il tenait un briquet dans une main, et son flingue dans l'autre.

— Où est-ce que c'est ?

Lorsqu'il alluma le briquet et l'avança au-dessus de Josh tout en dévisageant sa mère, Gina comprit : dernière chance ou pas, elle n'aurait pas la vie sauve.